

Préface à Dominiq Jenvrey, *Rencontreologie*

Même s'il nous parle d'E.T., de chamanisme et de chimpanzés volants, Dominiq Jenvrey n'est pas fou. Il n'est pas un fou dangereux. C'est bien pire : Dominiq Jenvrey est un fictionnaire. À ce titre, il mène depuis des années un travail d'infiltration et de sape qui ébranle ce que nous savons, qui mine nos autorités, et qui mite nos certitudes distinguant le vrai du faux.

Si le livre que vous tenez entre les mains ne nuira pas à votre santé, ni physique, ni mentale, en revanche, votre normalité n'en sortira pas indemne. Le fictionnaire fait des livres qui dé-rangent, qui ne laissent pas nos habitudes de pensée somnoler en place, qui ne sacrifient pas aux évidences de l'ordre établi. Le fictionnaire provoque, il agace, il déroute, il digresse, il divague – il dé-bloque.

Son déblocage n'a rien de fantaisiste, encore moins de loufoque. Il obéit à une logique merveilleusement étonnante, mais rigoureusement irréfutable. Une logique de fiction. Cette fiction nous surprend d'autant plus qu'elle n'est pas essentiellement narrative. Le fictionnaire fait des fictions théoriques – bien plus vraies que nature.

C'est à nous, lecteurs et lectrices, qu'il appartient d'assouplir nos rigidités disciplinaires – qui ne sont que des normalités encroutées et scarifiées – pour nous mettre à l'écoute de ces fictions théoriques déroutantes. Pour les *rencontrer*, dans leurs propres termes et dans leur milieu surnaturel.

Pour nous accompagner dans ce déroutage, qui tient de la piraterie aérienne conceptuelle, le fictionnaire s'équipe de lectures qu'il explore avec nous. De ces enquêtes livresques, il tire des schémas à la fois parfaitement limpides et rigoureusement énigmatiques. Ce sont ses formulaires de fictionnaire, pré-remplis par lui, qu'il nous administre comme autant d'ordonnances de dérangement systématique de nos sens du vrai et du faux. Comme un protocole de traitement porteur d'une plus haute santé mentale collective, grâce à une cure de fiction.

Car c'est bien au déblocage de ce qui nous enferme dans le saccage de l'Anthropocène que travaille Dominiq Jenvrey. Au point qu'il ne serait guère exagéré de soutenir que *l'avenir de nos humanités se jouera dans notre (in)capacité à saisir la rencontreologie dont le fictionnaire nous tend ici la perche.*

Qu'est-ce que la rencontreologie ?

Ce petit traité vise à inaugurer un nouveau champ d'investigation, que l'auteur baptise « rencontreologie ». La sociologie construit un discours savant à vertu explicative sur les dynamiques organisatrices de nos sociétés. La démonologie classifiait différents types et les différents comportements des démons. La rencontreologie analysera les conditions et les enjeux des rencontres transformatrices de nos pensées et de nos existences.

La prémisse de la rencontreologie est que l'expérience que nous faisons occasionnellement de la rencontre avec une forme d'existence qui nous était jusqu'alors insoupçonnée joue un rôle central dans nos évolutions individuelles et collectives. Sa visée théorique nous aide à repérer les conditions, les mécanismes, les impacts, les dangers, les ambivalences et les enjeux des rencontres qui reconfigurent nos identités et nos relations. Sa

visée pratique nous aide à ne pas rater les rencontres potentielles qui se présentent à nous mais aussi, et surtout, à susciter des rencontres extraordinaires et improbables, parfaitement contingentes dans leur occurrence, quoique terriblement nécessaires à notre épanouissement personnel et commun.

La difficulté principale – qui fait également le mérite principal – de la rencontreologie tient à ce qu'elle ne saurait consister en une science ou une discipline parmi d'autres (une -logie de plus à ajouter sur les étagères SHS de nos bibliothèques universitaires). Le *logos* de la rencontre, précise l'auteur, ne saurait être un discours de savoir comme les autres. Comme tout l'enjeu d'une véritable rencontre est d'excéder les savoirs préexistants, aucun savoir ne saurait présumer de ce que pourront être les rencontres de demain. Le *logos* tenu sur la rencontre doit donc être d'un (dés)ordre très particulier – qui donne son air déroutant et dérangeant à la rencontreologie. Celle-ci doit à la fois parler avec les savoirs de son temps et du passé, et parler au-delà d'eux, pour préparer le terrain d'accueil à leur dépassement.

La rencontreologie est donc sommée de s'inventer un mode de discours, une syntaxe, un lexique, un style, un type d'argumentation inédits, qui dérange ce dont l'arrangement structure nos connaissances actuelles. La rencontreologie est appelée, ainsi que condamnée, à débloquent : elle doit « désincarcérer le présent » pour nous aider à accueillir le futur, comme appellent à le faire Alain Damasio et ses amis du collectif Zanzibar, ce qui lui donne inmanquablement des allures hirsutes d'histrionne fantaisiste.

Qui est Dominiq Jenvrey ?

D'où vient le débloquent déroutant qui revendique la paternité de la rencontreologie ? Outre une carrière de pirate de l'air conceptuel, Dominiq Jenvrey est un homme de lettres et un homme de radio. Il a publié à ce jour quatre ouvrages qui déclinent différents aspects d'une pensée aussi inclassable que consistante. Il élabore ainsi depuis une vingtaine d'années une œuvre en forme de spirale, qui retravaille incessamment des propositions antérieures en explicitant leurs soubassements philosophiques et leurs implications dans les débats contemporains.

Écoutons l'auteur se présenter lui-même :

je suis né dans une ville moyenne de la France qui est un pays moyen, au sein d'une famille moyenne. J'ai suivi une scolarité jusqu'à l'âge de 25 ans, que je qualifierai de moyenne. J'ai, je crois, toujours été moyen, puis peu à peu j'ai osé. J'anime une émission de radio dans la ville où j'habite, depuis l'année 2004. Par ce moyen, j'ai lu et j'ai pu rencontrer.

En parallèle et en résonance intime avec son travail d'écriture, DJ est donc aussi depuis 2004 le producteur et l'animateur de *L'émission de littérature*, devenue ensuite *L'émission du fictionnaire*, diffusée le lundi soir sur Radio Campus Orléans, qui a collecté la plus impressionnante brochette d'entretiens avec tout ce que la littérature et la pensée contemporaine compte de figures importantes (et moins importantes). Les plus de 230 dialogues accumulés sont désormais mis en podcasts sur un site original¹ pour archiver cet extraordinaire atelier de rencontres qu'est son émission radiophonique.

La bibliographie de *Rencontreologie* recoupe assez précisément la liste des invité-es qui se sont succédé au micro de DJ au fil des années. Ce livre sur les rencontres est nourri de rencontres, et les propos échangés à l'oral en font vibrer les pages autant que les citations tirées des ouvrages écrits. Derrière le monologue apparent de cet ouvrage, c'est une série de

¹ <http://www.emissiondufictionnaire.com/>.

dialogues entrecroisés qui trame le *logos* de la rencontre. DJ y opère comme un DJ, autant que comme un écrivain : il rythme un montage de propos en jonglant avec plusieurs platines, grâce auxquelles il remixe les idées, tantôt par puissantes superpositions, tantôt par subtils décalages.

Un ingrédient particulièrement insistant dans ces remix est le thème ufologique. DJ est tombé dans les extraterrestres quand il était adolescent, comme Obélix dans la potion magique. Cela arrive. Les autres s'en sortent, avec la sagesse de l'âge. Lui pas : il avoue être resté « obnubilé par la rencontre avec des E.T. ». Non qu'il ait jamais vu lui-même des soucoupes volantes, et encore moins qu'il ait été abducté par des E.T. Il précise à chacune de ses conférences qu'à ses yeux, aucune rencontre n'a encore eu lieu avec eux, ni officielle, ni cachée par des institutions.

On comprend toutefois facilement ce qui l'émeut et l'inspire dans la simple possibilité d'existence des E.T. : une telle rencontre fait vibrer et briller une sorte d'idéal asymptotique, à partir duquel réorienter une rencontre d'extravagance – parce que son repère n'est plus l'Orient, terrestre et humain (trop humain), mais une exoplanète, extraterrestre et extraordinaire (très extra).

Comment devenir rencontreologue ?

Non content d'être fou d'E.T., DJ est aussi fou de fictions. Au point, on l'a vu, de revendiquer le statut (honorifique, sinon bureaucratique) de « fictionnaire ». Si *Rencontreologie* poursuit la réflexion commencée sous ce titre depuis une dizaine d'années², ce n'est pas tant pour proposer une théorie de la fiction, qu'une théorie de la rencontre *par* la fiction.

Devenir rencontreologue exige en effet de prendre la mesure des pouvoirs de la fiction mais, plus encore, de se laisser inquiéter par la perméabilité observable, et expérimentable, entre ce qu'on oppose trop statiquement comme étant soit de l'ordre du factif (faits, réalités, vérités), soit de l'ordre du fictif (fictions, imaginations, mensonges). DJ est clairement du côté de l'hypothèse continuiste, qui reconnaît une tension structurale entre ces deux pôles, mais qui dénonce comme une illusion trop rassurante toute tentative d'établir une frontière stable entre eux.

Devenir rencontreologue invite donc à se laisser pénétrer par les confusions multiples et dérangementantes qui remixent constamment le factif et le fictif en de nouvelles créolisations, toujours imprévisibles – pour le meilleur comme pour le pire. Et cette imprégnation commence par l'habitude à un certain style d'écriture, à un certain ton de la pensée, qui commence par dérouter la lecture, lorsqu'on découvre pour la première fois un texte de DJ, mais qui finit par acquérir une évidence propre, dont on revient difficilement. (Je sens bien que la façon même dont je rédige cette préface est imprégnée, ventriloquée par l'énonciation théorique du fictionnaire.)

Pourquoi devenir rencontreologue ?

Que rend possible ce ton très particulier dans lequel DJ fait baigner l'aventure rencontreologique ? D'abord, une autre façon de faire dialoguer les voix les plus intéressantes d'une certaine pensée contemporaine, à travers toute une gamme de disciplines trop souvent étanchement séparées entre elles. Ce livre met en page des rencontres entre des anthropologues (Nastassja Martin, Charles Stépanoff, Maurice Godelier), des philosophes (Dominique Lestel, Emanuele Coccia, Quentin Meillassoux), des épistémologues

² Dominiq Jenvrey, *Théorie du fictionnaire*, Paris, Questions théoriques, 2011.

pragmatistes (Bruno Latour, Isabelle Stengers, Vinciane Despret), des sociologues des parasciences (Bertrand Méheust, Pierre Lagrange), des historiens (Éric Baratay), des ethnopsychiatres (Tobie Nathan), des biologistes (Lynn Margulis), des écrivains (Alain Damasio, Antoine Volodine, Pierre Guyotat). Il en émerge des croisements merveilleusement contre-nature, dont les extravagances dégagent des points de vue bien capables de renouveler et de décaler les lectures faites généralement de tels auteurs.

Mais l'extravagance des propositions qui en ressortent a surtout pour mérite de nous aider à voir les extravagances symétriques de ce qui se pare habituellement des atours de l'autorité. Même si DJ parle de rencontre depuis plusieurs années, il n'est peut-être pas complètement anecdotique que le manuscrit de cet ouvrage ait été rédigé durant le confinement imposé au printemps 2020 par la pandémie de Covid-19. Quel bel exemple de rencontre nous ont donnés ces mois où, alors que tout le monde savait qu'une pandémie de ce type était non seulement possible mais annoncée, personne n'a su que faire une fois le virus réellement rencontré. Pas besoin de déblocage pour déranger nos habitudes et nos présomptions de savoir. L'extravagance des pouvoirs et des autorités en place s'est avérée de façon patente et spontanée – en clamant l'inutilité des masques (parce qu'elles n'en avaient pas à distribuer), en fermant les théâtres pour ouvrir les églises, et en confinant Nouvel An pour célébrer Noël (tout en serrant la vis de la laïcité).

Mais plus encore que redynamiser nos échanges intellectuels et que révéler l'extravagance sous-jacente à nos normalités, la nécessité future de la rencontre tient à l'aide qu'elle peut nous apporter dans la rupture civilisationnelle à laquelle nous confronte notre saccage de nos milieux de vie. Plus nous retardons la prise de mesures réalistes et effectives pour réduire drastiquement nos émissions de gaz à effet de serre, plus nous allons aux devants d'une rupture qui va faire éclater nos cadres de pensée et de comportement. Avec chaque degré que nous ajoutons à la facture climatique par notre incapacité actuelle à nous écarter significativement des courbes du *business as usual*, ce sont des rencontres toujours plus ingérables et traumatiques que nous nous préparons.

Or, justement, à ces rencontres, nous ne nous préparons pas (ou si peu). La rencontre esquissée ici par Dominiq Jenvrey fait partie des tentatives les plus intéressantes (et les plus déroutantes) de nous munir de ressources intellectuelles pour faire face à la déroute de nos modes de vie écocidaire. L'alternative des années à venir pourrait bien être : devenir rencontre ou subir l'effondrement.

Au point de rencontre entre humanités et médialités

Où situer – sinon dans le champ de la collapsologie – la démarche proposée par la rencontre ? Où, sinon au point de rencontre entre les réflexions sur les humanités et les analyses des médialités ?

De nombreuses sections du livre reviennent sur le besoin de décentrer nos perspectives de leurs préjugés eurocentriques et anthropocentriques. Je peux certes rencontrer mon voisin, ou mon frère jumeau, qui détiennent toujours une réserve d'altérité susceptible de me dérouter. Mais l'enjeu de la rencontre est de nous préparer à des chocs d'une autre ampleur et d'une autre échelle. L'anthropologie, fréquemment sollicitée dans cet ouvrage, nous apprend à conjuguer les humanités au pluriel : il y a celle des Gwich'in d'Alaska, il y a celle des Baruya de Nouvelle Guinée, et il en a des milliers d'autres, en plus de « l'humanité » que croient pouvoir conjuguer au singulier ceux que DJ étiquette sous l'acronyme de H.M.O. (Hommes Modernes Occidentaux).

Mais ces humanités pluriculturelles doivent aussi apprendre, chacune différemment, à réviser les cécités anthropocentrées qui leur font parfois détruire leur milieu de vie, faute d'égards portés envers les autres espèces partageant la régénération de ce milieu. D'autres

sections du livre réfléchissent (et extravagent) à la définition problématique et souvent assez étroite que la pensée contemporaine se donne de ses « non-humains » : incluent-ils les intelligences dites « artificielles » ? Parfois. Incluent-ils les E.T. ? Jamais. Et pourquoi pas ?

Surtout, les humanités font l'objet d'une réflexion étendue à l'ensemble de ce petit livre, dont l'un des enjeux principaux est de réhabiliter la nécessité impérieuse de faire dialoguer (et extravager) entre elles les sciences dites « humaines et sociales », pour faire face aux rencontres traumatiques qui nous attendent – mais auxquelles nous nous attendons encore si peu. Les humanités (artistiques, littéraires, philosophiques, médiologiques, anthropologiques, sociologiques, psychologiques) ont été les grandes oubliées du traitement extravagant de la pandémie de Covid-19. Nous avons sagement compté les morts, les taux de contagion, les brindilles d'ARN messenger, les milligrammes d'hydroxychloroquine. Mais ni les comités scientifiques ni les journaux télévisés n'ont apparemment songé que les analyses et les cadres interprétatifs fournis par les humanités pouvaient nous aider à extravager un peu plus raisonnablement. Contre cet oubli ou cette occultation, la rencontre nous rappelle que c'est du côté de ces disciplines jamais assez indisciplinées que nous devons apprendre à chercher une ressource indispensable pour faire face et pour faire sens des rencontres à venir, potentiellement plus traumatiques encore que celle du Sars-Cov-2.

Ce que les humanités, à travers leur diversité, nous aident ensemble à mieux comprendre, c'est peut-être avant tout les phénomènes de médialité. Les mondes humains sont structurés et informés par les médiations techniques, symboliques et institutionnelles qu'ils ont élaborées pour donner sens et valeurs aux différents éléments de leurs milieux de vie. La rencontre touche au cœur des humanités en ce qu'elle questionne de façon privilégiée les médiations que nous pouvons construire pour négocier nos rencontres avec des entités encore (partiellement) inconnues de nous.

Le livre de Dominiq Jenvrey se lit comme un traité de médiologie dès lors qu'on reconnaît le rôle joué dans les rencontres par les différentes formes de médiation – et, plus encore peut-être, de remédiation. C'est une expérience de médialité (*L'émission du fictionnaire*) qui a servi de milieu de rencontre privilégié aux pensées et aux voix qui dialoguent dans ce livre. Il est révélateur que le DJ – individu moyen issu d'une famille moyenne dans une ville moyenne d'un pays moyen – parle de cette émission comme du « moyen » par lequel il a pu faire des rencontres aux vertus extravagantes. Toute la puissance de la médialité est là : nos *media* constituent un *milieu* qui, dès lors qu'ils commencent à se massifier, nous font communier et osciller autour de *moyennes* que nous tentons sans cesse d'infléchir par des opérations incessamment répétées de *remédiation*³.

La rencontre tient toute entière dans cette équation complexe de la médialité : elle cherche à imaginer des moyens (fictionnels) nous permettant d'échapper aux moyennes qui nous enferment dans des milieux clos sur eux-mêmes (des bulles de filtre). Les chamanes, envisagés depuis plusieurs angles au fil des différentes sections du livre, tiennent leur puissance (fantasmagorique) de leur statut très particulier au sein de nos conceptions de la médialité : au lieu de se servir de *media*, comme nous le faisons sous nos latitudes modernes technologisées, les chamanes servent de *media* eux-mêmes⁴. Et c'est là qu'il faut aller chercher l'intuition la plus déroutante et la plus inquiétante qui s'esquisse à l'horizon de *Rencontrologie* : nous entrons peut-être dans un monde où il faudra rencontrer pour survivre, et où il faudra devenir *medium* pour rencontrer. Il n'est pas sûr du tout que nous soyons ni

³ Voir à ce propos Jussi Parikka, *Qu'est-ce que l'archéologie des media ?*, Grenoble, UGA Editions, 2016, et Yves Citton & Estelle Doudet (éd.), *Écologies de l'attention & archéologie des media*, Grenoble, UGA Editions, 2019.

⁴ Voir sur ces questions certains chapitres de Angela Braitto et al, *Technologies de l'enchantement*, Grenoble, UGA Editions, 2014.

équipé·es, ni disposé·es, ni d'accord pour le faire. Et c'est bien pourquoi nous devrions toutes et tous lire le livre de Dominiq Jenvrey.

Tout (le reste n') est (que) littérature

Un dernier mot pour situer un peu plus précisément le positionnement de ce livre dans le vaste de domaine des humanités et des médialités. Même si c'est sur les ondes d'une radio campus qu'ont eu lieu les rencontres dont s'est nourri ce livre, c'est une émission littéraire ce sont des sensibilités littéraires, et ce sont des moyens littéraires qui font l'originalité et la force de sa démarche si originale et si déroutante. Quels sont donc ces moyens ?

D'abord, un certain mode d'écoute et de lecture : *un certain mode d'interprétation*. Les études littéraires sont une école de rencontre en ce qu'elles nous apprennent à postuler que le sens des messages qui nous arrivent sont a priori impénétrables, mystérieux, cachés, retors, multiples, doubles, trompeurs, insus de l'intention même qui en est la source apparente. Lire d'une façon non-littéraire, c'est chercher et trouver du sens dans ce qui nous arrive du monde. Pratiquer une lecture littéraire, c'est faire le geste fondateur de la rencontre : savoir que ce qu'on sait nous fait rater ce qu'il y a à rencontrer, et que seul ce que nous ne pouvons pas comprendre vaut la peine d'être rencontré. La pratique des études littéraires constitue donc une sorte de gymnastique rencontre, qui développe en nous les bons réflexes pour passer le moins possible à côté des rencontres possibles.

Mais les moyens que les études littéraires fournissent aussi au travail de Dominiq Jenvrey (et aux apprenti·es rencontre que nous sommes tous et toutes appelé·es à devenir) tiennent tout autant au développement d'*un certain recul énonciatif*. Dominiq Jenvrey, le Français moyen de scolarité moyenne, DJ, l'auteur de *Rencontre*, le savant, le déblocageur et le fou d'E.T. : toutes ces personnes ne se superposent jamais parfaitement parce que l'énonciation littéraire se met toujours à distance d'elle-même, de façon à déjouer tout rapport d'identification immédiat. L'énonciation littéraire est toujours médiante : elle ingère la médialité pour en faire parade, au double sens où elle l'exhibe pour se cacher derrière elle.

Pourquoi cela est-il si important, aujourd'hui plus que jamais auparavant. Parce que maintenant, grâce au développement si rapide de la médialité en réseaux plateformisés⁵, tout le monde écrit en public, tout le monde est en position de prendre position (et ne s'en prive pas). Cette merveilleuse avancée démocratique entraîne toutefois quantité d'effets pervers, du fait que nous n'avons pas eu le temps anthropologique nécessaire à l'ajustement de nos affects privés à nos personnalités publiques. Nous collons de beaucoup trop près à nos énonciations pour que ces prises de parole merveilleusement pluralisées ne deviennent pas toxiques les unes pour les autres.

En termes rencontre : rien de plus difficile aujourd'hui que de faire des rencontres sur les réseaux d'internet, parce que nous ne savons pas ajuster assez finement les distances à prendre envers les autres et envers nous-mêmes pour permettre la possibilité d'une (vraie) rencontre. Le recul énonciatif que nous apprend à moduler et à ajuster l'énonciation littéraire est donc infiniment précieuse pour rendre possibles ces rencontres si difficiles à faire advenir aujourd'hui.

Qui parle, dans les pages de ce livre ? Un commentateur d'ouvrages récents ? Un épistémologue ? Un psychologue ? Un ufologue ? Un méta-théoricien ? Un écrivain ? S'il a réussi son coup, vous n'en serez jamais sûr·e. Ni moi non plus. Cette incertitude même avivera notre intelligence et notre réceptivité à ce qui nous dépasse. Nous aurons fait une

⁵ Voir Benjamin Bratton, *Le Stack. Plateformes, logiciels et souveraineté*, Grenoble, UGA Editions, 2019.

rencontre – puisque ce(lui) que nous aurons rencontré défiera irrémédiablement toute identité dans laquelle l'enfermer.

D'où un troisième moyen et un dernier mérite que ce livre va puiser dans les ressources de la littérature : *un certain décalage par rapport aux effets d'autorité de la théorisation*. C'est bien de la théorie que produit ici Dominiq Jenvrey. Mais c'est de la théorie fictionnelle, qui fait de son mieux pour neutraliser les effets d'arrogance et de domination devenus inhérents à la posture théoricienne. Car pour que cela soit possible, il faut que s'accomplisse un geste qui est au cœur de la réflexion menée depuis des années par Dominiq Jenvrey : *il faut que les théoricien-es se fassent fictionnaires*. Un genre très particulier prend forme en ce moment à travers un livre comme celui-ci, un genre que l'auteur appelle ici « théorie fictionnelle » ou « fiction théorique ». DJ n'est pas le seul à le pratiquer. Un autre de nos contemporains en est devenu la figure de proue, merveilleusement séduisante et populaire : Pierre Bayard⁶.

Lorsque PB et DJ écrivent « je » dans leurs textes théoriques, on croit d'abord, par inertie, que ce sont eux qui parlent en leur nom personnel. Mais plus on avance dans leur livre et plus il devient difficile de maintenir cette identification immédiate. La suspicion, puis la certitude émerge d'une mise à distance, d'une médiation, d'une entité intermédiaire qui parle pour dire ce qu'ils disent (sans qu'ils ne le disent vraiment). L'équivalent d'un « narrateur » dans un récit : une figure qui énonce ce que l'on lit, mais qui appartient au monde de la fiction décrite plutôt qu'à celui de l'auteur écrivant – selon une distance modulable et parfois instable entre les deux. La théorie fictionnelle ou la fiction théorique introduisent, de même, la figure d'un « théoriseur » qui n'est ni PB ni DJ, mais un masque à travers lequel ils se montrent et se dissimulent simultanément.

Quel est l'effet, quelle est la plus-value propre à l'introduction d'une telle médiation dans l'énonciation théoricienne ? Elle opère non seulement comme un catalyseur de rencontre (avec une entité proprement « autre », appartenant à un autre monde que celui des auteurs, avec leur vie moyenne dans un pays moyen). L'introduction de cette médiation a pour effet de mettre toute l'énonciation à une certaine distance de la revendication implicite de vérité inhérente à toute prise de parole (non littéraire). PB et DJ publient des livres remplis de déclarations dont personne n'affirme a priori qu'elles sont « vraies ».

Ce sont des propositions détachées de revendication véridictionnelle. Autrement dit : des fictions. Des vérités (seulement) littéraires. Des vraies propositions. Venant on ne sait jamais vraiment d'où. Et susceptibles, de ce fait, de donner lieu à de véritables rencontres. Si la littérature donne des moyens à la rencontre, cette dernière fournit en retour un précieux champ d'intelligibilité et d'exercice aux jeux littéraires. Une autre raison d'être (une de plus). Ou une autre raison de douter de soi (une de plus). C'est bien le balancement incessant entre ces deux possibilités qui rythme la lecture d'une fiction théorique. C'est de ce ballottement que vient son inévitable inconfort, et son éventuel malaise – et le soupçon de folie qui plane au-dessus de sa tête. Mais c'est de cette médiation tremblante que vient aussi la force de vibration qu'irradie la rencontre.

⁶ Son dernier ouvrage touche de près à ces questions dans son contenu comme dans sa forme, puisqu'il se demande *Comment parler des faits qui ne se sont pas produits*, Paris, Minuit, 2020.